

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Pourquoi écrire des livres d'ici?

Henriette Major

---

Volume 1, Number 1, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13063ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Major, H. (1978). Pourquoi écrire des livres d'ici? *Lurelu*, 1(1), 9–9.

tionnaient les drames et malheurs comme d'autres les papillons. Beaucoup de livres d'enfant venus d'Europe, à cette époque, m'ont ainsi toujours tenue à distance : comment m'identifier totalement à une petite fille qui s'adresse à son père en l'appelant "Monsieur" et que ce dernier, en guise de réprimande, met au cabinet noir "avec du pain sec et de l'eau" ? Quelle revanche chaleureuse au contraire lorsque j'ai lu et relu la réjouissante *Jeanne, fille du Roy*, de Suzanne Martel, par dessus l'épaule de mes enfants ! Voilà enfin une mère comme il en pousse chez nous, jolie, drue et drôle, qui n'a pas froid aux yeux et à laquelle on a envie de ressembler !

En parlant des Filles du Roy, j'aimerais bien mentionner aussi la familiarité avec la dimension historique qu'apporte à l'enfant son compatriote-écrivain. "Que l'on nous épargne, pour l'amour de Dieu, l'apparition de jeunes Barbares, dangereux déracinés, qui entreraient dans la vie avec la conviction qu'avec eux commence l'histoire du monde !" (C'est Lionel Groulx qui écrivait cela à la jeunesse québécoise de 1961.) A moi, jadis, les *Perrine et Charlot* de Marie-Claire Davelluy, les *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, les Eugène Achard, les Guy Boulizon ont apporté non seulement des compléments d'information historique indispensables à ma volage mémoire d'écolière, mais surtout la part irremplaçable de l'émotion, de la sympathie et de la ferveur sans laquelle j'eusse abordé cette science vivante en me pinçant le nez comme lorsque l'on entre chez le taxidermiste.

Mais un grand nombre de ces beaux livres de mon enfance, je dois l'avouer maintenant, ont pris aujourd'hui quelques rides. Question de style d'abord : les enfants nés devant la télévision n'ont plus besoin d'un feuillet et demi pour imaginer clairement une tempête sur le lac Huron ! Question d'idéologie aussi : il y a ici et là un certain paternalisme colonisateur envers "les bons Indiens" qui ne passe plus aussi bien la rampe qu'autrefois ; et, même croyante, je n'arrive plus à me consoler de la mort du petit "papoose" sous prétexte que le bon missionnaire a eu largement le temps de le baptiser...

Voilà pourquoi les écrivains québécois d'aujourd'hui doivent plus que jamais continuer d'écrire pour nos enfants : culturellement, ils sont les premiers responsables de leurs racines, celles irremplaçables qui se forment à l'âge de l'émerveillement et de la gratuité où l'imaginaire est un roi tout-puissant dont le royaume est un village...

# POURQUOI ÉCRIRE DES LIVRES D'ICI? *Henriette Major*

A la question pourquoi écrire des livres d'ici, j'ai envie de faire une réponse toute bête : parce que je suis d'ici. On écrit avec ce qu'on est : moi, je suis "de lacs et de rivières, je suis de gibiers, de poissons, je suis de janviers sous zéro", comme le dit la très belle chanson de Claude Gauthier. Je ne crois pas qu'un écrivain, quel que soit le public auquel il s'adresse, doive se contraindre à tout prix à traiter de sujets locaux ou à employer des expressions dites "du terroir". C'est malgré lui, sans presque s'en rendre compte, qu'il emploiera un langage coloré par son environnement, qu'il exprimera des réalités de chez lui.

J'ai déjà entendu des Européens critiquer les livres québécois pour les jeunes parce que, selon eux, ces livres n'avaient pas assez de "couleur locale". Tout dépend de l'idée qu'on se fait de la couleur locale : tous les livres ne peuvent parler des Indiens et du sirop d'érable. Mais c'est le plus souvent à travers des thèmes universels qu'on fait passer ce qui nous caractérise ; une série de contes de Cécile Gagnon traite de la neige et des activités reliées à l'hiver ; le Pitatou de Louise Pomminville évolue dans un paysage bien d'ici ; *Jeanne, fille du roi*, de Suzanne Martel, n'aurait pu vivre ses aventures ailleurs qu'au Québec.

On n'a qu'à feuilleter les livres européens pour se rendre compte de la différence d'environnement entre ce milieu et le nôtre : les maisons, les rues, les automobiles, les ustensiles de cuisine, les jouets y sont différents. Bien sûr, je souhaite de tout coeur que les enfants d'ici aient accès à ce monde différent ; mais je crois important qu'ils appréhendent aussi leur propre réalité, leur propre contexte de vie, dans des livres écrits par des gens qui partagent ces réalités avec eux.



A titre de Québécoise, je suis assurée d'avoir des choses à dire que des gens d'ailleurs ne pourraient ni concevoir ni dire de la même manière. L'enfant découvre le monde à partir de lui-même ; son cercle de perception s'élargit peu à peu : maison, rue, quartier, ville, pays. Ces découvertes se font graduellement, lui ouvrant l'accès à l'universel ; reste que, avant qu'il comprenne ce qui se passe à l'autre bout du monde, il faut qu'il ait pris conscience de son propre environnement ; il faut qu'il ait appris à nommer correctement les êtres et les choses qui l'entourent et avec lesquels il est en rapport.

Les livres transposent la réalité, jettent un éclairage spécial sur certains aspects du réel, explorent les mondes possibles à partir d'un certain point de vue. Ce point de vue conditionne une certaine vision des choses. Ce point de vue, cette vision des choses, les écrivains d'ici sont les uniques possesseurs. C'est pourquoi j'écris les livres d'ici... Enfin, c'est l'une de mes raisons, car je pourrais parodier la phrase célèbre : "Sait-on pourquoi l'on aime ?" en disant : Sait-on pourquoi l'on écrit ?